

Québec français



## Écriture sous influence

Jacques Pasquet

Numéro 130, été 2003

Imaginaire et écriture scolaire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pasquet, J. (2003). Écriture sous influence. *Québec français*, (130), 70–71.



Illustration (détail) :  
© Kit Williams (tirée  
de *Mascarade*, Éditions  
Gallimard, 1979)

# Écriture sous influence

> > JACQUES PASQUET\*

*L'imaginaire n'est pas pur, il ne fait qu'aller.* [René Char]

Imaginons, l'espace de quelques instants, que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, fût-il scolaire. Personne ne s'offusquerait, alors, à l'idée que des élèves, quel que soit leur niveau, puissent laisser libre cours à leur imagination et se mettent, soudain, à danser ou à peindre tout en racontant une de ces histoires extraordinaires, folles alliées du rêve, pour le plus grand plaisir des oreilles qui écoutent et des yeux qui regardent.

Imaginons, toujours dans ce même monde, qu'enseignantes et enseignants se permettent un fabuleux voyage sur les continents aériens de l'imaginaire et deviennent de joyeux pirates de la langue, détrousseurs de règles sur l'océan normatif de la didactique et remplissent leur île logique de trésors insoupçonnés.

Imaginons, avant que les défenseurs de la raison ne viennent couler nos vaisseaux ivres d'ailleurs, que le mot *ennui* soit banni de l'acte d'écrire et que l'imaginaire soit placé en liberté absolue et inconditionnelle.

Alors, et alors seulement, écriture et imaginaire formeraient un couple des plus heureux, unis pour le meilleur et pour le pire,

bien sûr, mais assurés de donner naissance à de nombreux récits, comme dans les contes.

Stop ! On arrête le délire, monsieur !

Ce n'est pas parce que vous vous dites, auteur, qu'il vous faut laisser place à n'importe quelle fantaisie. On ne parle pas de n'importe quoi ici. L'écriture n'a rien à voir avec ce débordement anarchique et, de ce fait, non contrôlable. L'écriture à l'école, c'est d'abord l'affaire des pédagogues et des didacticiens.

Et voilà, nous y sommes ! C'est bien là une des difficultés majeures de cet étrange couple : imaginaire et écriture scolaire. Car, il faut bien le reconnaître, il existe une certaine incompatibilité entre les deux. Pas tant à cause de la nature de chacun qu'à cause de la famille qui tient absolument au mariage. Et pas n'importe quel mariage ! Il y va de la réputation de la famille. Il n'est donc pas question de lésiner sur les moyens. Tout est mis en œuvre, en effet, pour que l'acte d'écriture scolaire aboutisse, de façon productive, à un résultat dont on pourra évaluer la rentabilité en fonction des normes pré-établies. C'est une loi bien connue des économistes : il faut rentabiliser l'investissement. Or,



comme écrivain, je n'ai pas à affronter ce barrage de règles et de normes. Si mon manuscrit n'est pas considéré comme recevable, il n'en demeure pas moins un acte de création authentique. Je ne suis pas certain que l'acte d'écriture en milieu scolaire, quoiqu'on le veuille authentique, soit perçu comme tel par les élèves puisqu'en plus des règles de production qui font déjà du texte demandé un texte pré-écrit, celui-ci sera, en bout de ligne, évalué en fonction de ces règles. Où se trouve alors, chez l'élève, ce plaisir que tout créateur peut anticiper, et qui motive une bonne part de la création : celui de la réception de l'œuvre ?

Je me suis toujours interrogé, et je continue de le faire, sur la pertinence d'une approche qui consiste à vouloir faire de l'ensemble des élèves des écrivains, des *scripteurs*, capables de maîtriser les règles de production de tous les types d'écrit, du récit à la nouvelle en passant par le conte et le texte argumentatif. Quel est le but de cette maîtrise ? Que l'on puisse maîtriser l'art de la lettre d'opinion, je n'ai rien contre. Cela fait partie, pour moi, du développement de la conscience citoyenne des élèves. Mais l'art de produire un conte (et pas n'importe lequel puisqu'il ne s'agit, le plus souvent, que du conte merveilleux ou de la légende) ou une nouvelle fera-t-il de l'élève un individu mieux intégré dans son monde et dans sa société ? Son univers intérieur en sera-t-il plus riche ? Je n'ai pas vraiment de réponses et je ne doute pas que les pédagogues puissent m'en donner qui justifient cette approche.

Il n'en demeure pas moins qu'une réflexion s'impose si l'on veut assurer la réussite de ce couple *imaginaire et écriture scolaire*. Le défi est de taille et la médiation n'est pas nécessairement des plus faciles. Les enjeux varient grandement selon le point de vue adopté. Pour ma part, il en est un que je rejette catégoriquement en dépit de sa forte influence dans le monde contemporain de l'éducation : la perception *économiste* de l'école qui exige *productivité et rentabilité*, le tout consciencieusement évalué à partir de grilles de plus en plus technocratiques.

Le débat raison/imagination ne date pas d'aujourd'hui. Mais, dans le contexte actuel, il prend une couleur tout à fait particulière. Ce qui m'intéresse particulièrement dans cette réflexion c'est de savoir quelle est la place de cet imaginaire dans la vie. Qu'est-ce qui le sollicite et comment ? Si je relève ce que j'ai pu observer dans les écoles, au fil des années, lors de mes rencontres avec les élèves, le premier constat qui s'impose est assez déroutant.

Oui, on tente, plus particulièrement au primaire, de laisser de la place à l'imaginaire dans les productions écrites. Mais, quand vient le temps d'évaluer, étape incontournable, ce sont des facteurs liés aux codes de la langue et à la structure du texte qui sont mis en évidence. Qu'advient-il de l'imaginaire alors ? Pour pouvoir l'évaluer, encore faudrait-il savoir définir ce qu'est l'imaginaire afin d'en définir les critères. Honnêtement, là, je crois qu'on n'est pas sorti du bois ! Le Petit Chaperon Rouge a beau s'être recyclé en psychanalyste-linguiste afin de mieux comprendre le sens de certains motifs de sa propre histoire, il ne nous sera pas d'une grande assistance. Et si, de par sa nature même, l'imaginaire ne souffrait aucun critère qui puisse permettre de l'évaluer mais, simplement, d'en reconnaître sa nature ?

En ce qui me concerne, cela me va. Par contre, j'imagine (et là cela n'a rien à voir avec mon imaginaire !) que cette hypothèse fera difficilement l'affaire de l'univers scolaire où l'on oppose l'imaginaire et le rationnel, le premier se trouvant souvent relégué dans la catégorie de l'univers *ludique*, donc improductif. Peut-être est-ce là qu'il faut commencer à poser les jalons de la médiation afin que le couple *imaginaire et écriture scolaire* survive ? Et si l'on se contentait de mettre en place le couple *imaginaire et écriture* ? Et si l'on bannissait le terme *scolaire* au profit de *créativité* ? Pourquoi faudrait-il toujours avoir le contrôle sur ce qui est produit par l'élève ? Cet élève n'est pas qu'un élément du puzzle scolaire. Il est également un humain avec des rêves, des émotions, un chemin de vie ; bref, il existe au-delà des critères de production et d'évaluation d'un texte. Si, en tant que créateur, je devais passer par un tel processus, je serais soit en rébellion, soit éteint. Mon *imaginaire* est influencé par ce que je suis et personne ne peut venir me dicter les chemins de mon imaginaire et la façon dont je peux m'en servir.

Le monde imaginaire fait référence à l'être. Le monde pédagogique au *savoir*. Loin de moi l'idée que les deux ne peuvent se concilier, bien au contraire. Mais il serait souhaitable, à mon avis, de se questionner sur la façon de le faire. C'est bien beau de demander aux élèves de produire des récits et des textes riches en imaginaire, mais d'où vient-il cet imaginaire ? Il ne tombe pas du ciel et il faut en être nourri pour pouvoir s'en imprégner. Que propose l'école pour qu'il en soit ainsi ? Combien d'enseignants et d'enseignantes laissent place à leur propre imaginaire ? Pour avoir animé de nombreux ateliers sur le sujet, j'ai pu constater combien il est difficile de s'y abandonner pour nombre d'entre ceux et celles qui œuvrent dans l'enseignement. Dans cet univers de la didactique, quelle est la place accordée à cet *espace*, au sens où l'entend Bachelard, d'une poétique de l'être qui se fonde sur l'ouverture à l'imaginaire dans son acception la plus forte ? Pas seulement en imaginant de petits bonhommes verts courant sur une planète merveilleuse où poussent les bonbons. Quelle place laisse-t-on pour le contact avec cette multitude d'œuvres peuplées d'imaginaires de toutes sortes, qu'il s'agisse de peinture, de musique, de littérature ou d'arts visuels ?

Enfermer l'imaginaire dans ce ghetto *imaginaire et écriture scolaire*, c'est, à mon avis, conduire ce couple en ligne droite vers la mésentente et le divorce. Je sais bien que c'est de bon ton dans notre société. Mais, je crois profondément, qu'aujourd'hui plus que jamais, au cœur de cet univers baigné d'un réalisme si violent qu'il en dépasse la fiction, il est fondamental de permettre à quiconque l'accès à cette lecture de l'être et du monde qu'est l'imaginaire. Fondamental de considérer l'imagination comme dépassement de la réalité et non comme substitut. Fondamental de ne plus se laisser enfermer dans ce type de remarque (entendue, pas plus tard que la semaine dernière) dans une école : « Elle a de l'imagination. Son texte est riche de beaux connecteurs. »

\* Écrivain